



ESTELLE-SARAH BULLE

Les étoiles les plus filantes

Acteurs noirs,
bossa nova et CIA

LIANA LEVI



Estelle-Sarah Bulle, née d'un père guadeloupéen et d'une mère ayant grandi à la frontière franco-belge, a travaillé pour des institutions culturelles. Son premier roman, *Là où les chiens aboient par la queue* (Liana Levi, 2018), grand succès, a été couronné par plusieurs prix littéraires, dont le prix Stanislas du premier roman, le prix Eugène-Dabit du roman populiste et le prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde. Elle est aussi l'auteure d'un roman jeunesse, *Les Fantômes d'Issa* (L'École des loisirs, 2020).

© Patrice Normand/Leextrait Éditions Liana Levi



Les étoiles les plus filantes. En juin 1958, une équipe de tournage débarque à Rio de Janeiro. Dans les quartiers pauvres accrochés aux mornes se répand la nouvelle d'un drôle de casting : on recherche des acteurs amateurs noirs. À son adaptation de la pièce de Vinícius, réécriture du mythe d'Orphée et Eurydice, Aurèle Marquant a l'intention de donner pour cadre une favela vibrante de tragédie et de joie. Projet original et démesuré, il s'y est accroché depuis des mois : il a reconnu son Eurydice en Gipsy, danseuse américaine métisse qu'il a épousée quelques mois plus tôt sur un coup de tête. Sans délai, il lui faut débiter le tournage. Breno, footballeur brésilien au chômage, sera Orphée ; Eva, comédienne martiniquaise, et Norma, Carioca pauvre mais ambitieuse, seront les deux autres visages féminins. Les décors se montent, les acteurs s'approprient. Dans cette aventure cinématographique se jouent aussi des espoirs intimes : l'amour et un avenir ouvert. L'histoire de chacun redouble

les sentiments que capture la caméra d'Aurèle, tout autant accaparé par la musique du film. L'effervescence artistique autour du tournage aiguise aussi d'autres intérêts : deux agents locaux de la CIA flairent un coup à jouer avec la *bossa nova*, la France de Malraux songe à faire de ce film sa vitrine pour le prochain festival de Cannes, tandis que le président du Brésil, menacé par la dictature qui couve, mise sur le projet pour renforcer l'image de modernité du pays. Après la fête, que restera-t-il de l'œuvre et de ceux qui y auront participé, étoiles si filantes ?

Comblant l'absence d'archives, Estelle-Sarah Bulle reconstitue, avec une belle vraisemblance, l'histoire d'un film culte, *Orfeu Negro*, du tournage à sa consécration (Palme d'or-1959). Un grand roman qui raconte une parenthèse enchantée, sous le signe de la Nouvelle Vague et de la bossa nova naissantes.



Là où les chiens aboient par la queue

« Les débuts littéraires d'Estelle-Sarah Bulle sont tout simplement épatants. » Lire

« D'une beauté farouche et d'une poésie facétieuse. » Télérama

« Tout est d'une poésie quasi fantasmatique. Envoûtant. » ELLE

« Une grande fresque familiale. » Le Monde

« Un français luxuriant, métissé de créole. » L'Obs

« Un lumineux roman des origines. » L'Humanité

« Elle déploie un trésor d'imagination pour recréer la vie des siens et leur univers. » Libération

« Porté par un formidable souffle romanesque. » RFI

« Une épopée poétique et politique. » La Croix

Prix littéraires décernés au roman :

Prix Stanislas, meilleur premier roman de la rentrée littéraire 2018 – Prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde 2018 – Prix APTOM 2018 – Prix Millepages 2018 – Prix Librairie Saint Pierre 2018 – Prix Librairie L'étagère 2018 – Prix Libraires en Seine 2019 – Prix des lecteurs de La Galerne 2019 – Prix des lecteurs de l'Hôpital Tenon 2019 – Mention spéciale du Grand Prix du Roman Métis 2019 – Prix [du métro] Goncourt 2019.



Parution 26 août 2021

Collection « Littérature française »

432 pages. 21 euros

ISBN : 979-10-349-0435-8

Éditions Liana Levi

1, place Paul Painlevé, 75005 Paris

Tél.: 01 44 32 19 30

editions@lianalevi.fr

www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor

Librairies, salons: Élodie Pajot

Droits étrangers: Sylvie Mouchès

Conversation avec Estelle-Sarah Bulle

Pourquoi vous êtes-vous attachée au film *Orfeu Negro* ?

Orfeu Negro est d'abord une émotion esthétique. Lorsque j'ai découvert ce film voici une quinzaine d'années, tout m'a touchée: les couleurs vives, la musique, les corps et les visages des acteurs... Au-delà de la mise en images d'un mythe éternel, je sentais qu'il y avait dans cette œuvre très personnelle une démarche forte, non conventionnelle de la part de son réalisateur, Marcel Camus. Ce film est devenu pour moi une sorte de porte-bonheur, comme peut l'être un poème appris par cœur.

D'où vient l'idée de mettre en scène son tournage, de braquer la caméra sur le hors-champ ?

Dans mes histoires, j'aime les figures marginales et ceux qui ne sont pas toujours mis en valeur, les « invisibles », dont la vie dit beaucoup d'une société. *Orfeu Negro* renvoie à une part invisible, il est bourré de signes passionnants. Le roman montre ce que cache la société de l'époque, le destin des artistes qui ont participé au film, et ce grand théâtre d'influence qu'est le festival de Cannes...

Pourquoi avoir choisi de changer les noms de certains protagonistes et garder les noms des musiciens « historiques » qui ont tant contribué au rayonnement du film ?

Il s'est joué dans mes décisions quelque chose de la liberté artistique que je ne maîtrise pas complètement moi-même. Certains noms véridiques sont très beaux et je ne voulais pas m'en priver: Vinícius, Jobim, Nara, Gordine... En même temps, comme je pars pleinement dans la fiction, je ne voulais pas que la confusion soit trop grande, en particulier autour de la personne du réalisateur. Transformer Marcel Camus en Aurèle Marquant est une façon de déclarer fermement que nous sommes du côté de la fiction. Globalement, tout part de l'idée que la fiction peut dire quelque chose d'une époque et de sa réalité.

Le roman se déroule à Rio de Janeiro en 1958. Comment recréer la vie et les ambiances dans la ville, des favelas aux résidences huppées ?

J'ai fait des recherches sur une période (élargie, 1955-1965) qui fut celle de la « Dolce Vita » brésilienne, documentée aussi par de grands photographes. Le côté glamour de la ville est assez facile à saisir grâce à ces photos, aux témoignages d'artistes et aux images filmées de l'époque. Pour les côtés plus durs, il y a eu des reportages, mais aussi des études sociologiques, des romans, de la poésie et d'autres films qui montrent les favelas de façon beaucoup moins romancée (je pense au cinéaste Nelson Pereira dos Santos ou au poète Raul Bopp). Le reste a été affaire d'imagination, comme lorsque dans mon précédent roman je décrivais le Pointe-à-Pitre de la fin des années 50.

Vos personnages sont pris dans des enjeux rudes, comme dans le mythe d'Orphée et Eurydice: il y va de leur vie, de l'amour et de l'espoir d'échapper

à un destin qu'ils ne maîtrisent pas. Leur aventure cinématographique est inespérée.

C'est le cas des artistes en début de carrière, non? Ils sont jeunes (ou encore assez jeunes), inconnus, ambitieux. Ils mettent tous leurs espoirs dans ce projet commun. Ils savent que leur vie peut changer, surtout au contact des grandes industries du divertissement que sont le cinéma et la musique, alors en plein boom. *Orfeu Negro* n'est pas un film fait avec des bouts de ficelle: il dispose d'un budget, c'est une production internationale, c'est un projet qui compte. En même temps, l'artisanat et l'audace sont encore permis. Tout le monde dans cette entreprise aventureuse joue le tout pour le tout, comme cela se passe au même moment pour la Nouvelle Vague.

Vous faites la part belle à la création artistique, et c'est exaltant. Le roman présente des scènes fortes où l'on voit les acteurs préparer leur rôle et les musiciens créer des airs...

Plus jeune, j'ai été formée au conservatoire de musique. J'ai répété pendant des heures, j'ai joué dans des orchestres, j'ai vu des musiciens travailler d'arrache-pied pour créer de la beauté, préparer un concert, vivre de leur art. Ensuite j'ai eu de très brefs aperçus du travail colossal que requiert l'enregistrement d'un disque. J'ai toujours voulu montrer ces coulisses, ce bouillonnement créatif et cette rigueur que demande le cinéma aussi bien que la musique.

Le roman dévoile aussi un envers du décor que l'on est enclin bien souvent à oublier: diplomatie, renseignement, influence. Aujourd'hui, on dirait « softpower ».

Oui, et c'est ce qui me passionnait le plus dans cette histoire, bien que, pour cette partie évidemment, tout sorte de mon imagination puisque, par définition, on ne peut pas avoir accès à ce genre d'information. Heureusement, il y a le travail poussé des historiens de la guerre froide et des cas avérés et documentés d'intervention de la CIA dans la culture. Ce qui m'a permis d'inventer des intrigues autour du tournage d'*Orfeu Negro*. J'ai imaginé et travaillé par déduction: et si la CIA s'était intéressée à ce film, comment cela se serait-il passé? C'est plausible car ce genre de jeu d'influence s'est produit avec de nombreux artistes. Il m'a plu aussi d'imaginer les discussions de Malraux et de Cocteau autour du film: le cinéma était un instrument de la puissance à l'époque.

Ces étoiles évoquées dans le titre, que sont-elles devenues dans la vie réelle ?

Il y a eu une dichotomie très nette entre la gloire mondiale et durable qu'ont connue les musiciens « révélés » par le film (Vinícius de Moraes, Antônio Carlos « Tom » Jobim, Luiz Bonfá, João Gilberto...) et le réalisateur et ses acteurs, qui tous sont retournés dans l'ombre. La musique a été plus forte que le cinéma. Je nuance cependant: si tous sont oubliés, quelques acteurs n'ont pas souffert de cet oubli, mais la vedette a pâti psychologiquement de l'extinction prématurée de sa carrière. Marpessa Dawn (Gipsy) tenta sans succès de poursuivre sa carrière en France. Elle se heurta continuellement au manque de rôles pour une actrice métisse.